L'amour de la poésie

Eluard, Paul

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM

Paul Eluard

L'amour la poésie



Votre Paul Eluard



PAUL ELUARD

L'AMOUR
LA POÉSIE

1929

à Gala
ce livre sans fin.

Premièrement

I. À haute voix

À haute voix
L'amour agile se leva
Avec de si brillants éclats
Que dans son grenier le cerveau
Eut peur de tout avouer.

À haute voix
Tous les corbeaux du sang couvrirent
La mémoire d'autres naissances
Puis renversés dans la lumière
L'avenir roué de baisers.

Injustice impossible un seul être est au monde
L'amour choisit l'amour sans changer de visage.

II. Ses yeux sont des tours de lumière

Ses yeux sont des tours de lumières
Sous le front de sa nudité.

À fleur de transparence
Les retours de pensées
Annulent les mots qui sont sourds.
Elle efface toutes les images
Elle éblouie l'amour et ses ombres rétives
Elle aime – elle aime à s'oublier.

III. Les représentants tout-puissants du désir

Les représentants tout-puissants du désir
Des yeux graves nouveaux-nés
Pour supprimer la lumière
L’arc de tes seins tendu par un aveugle
Qui se souvient de tes mains
Ta faible chevelure
Est dans le fleuve ignorant de ta tête
Caresses au fil de la peau

Et ta bouche qui se tait
Peut prouver l’impossible.

IV. Je te l’ai dit…

Je te l’ai dit pour les nuages
Je te l’ai dit pour l'arbre de la mer
Pour chaque vague pour les oiseaux dans les feuilles
Pour les cailloux du bruit
Pour les mains familières
Pour l’œil qui devient visage ou paysage
Et le sommeil lui rend le ciel de sa couleur
Pour toute la nuit bue
Pour la grille des routes
Pour la fenêtre ouverte pour un front découvert
Je te l’ai dit pour tes pensées pour tes paroles
Toute caresse toute confiance se survivent.

V. Plus c’était un baiser

Plus c’était un baiser
Moins les mains sur les yeux
Les halos de lumière
Aux lèvres de l’horizon
Et des tourbillons de sang
Qui se livraient au silence.

VI. Toi la seule

Toi la seule et j'entends les herbes de ton rire
Toi c'est la tête qui t'enlève
Et du haut des dangers de mort
Sur les globes brouillés de pluie des vallées
Sous la lumière lourde sous le ciel de terre
Tu enfantes la chute.

Les oiseaux ne sont plus un abri suffisant
Ni la paresse ni la fatigue
Le souvenir des bois et des ruisseaux fragiles
Au matin des caprices
Au matin des caresses visibles
Au grand matin de l'absence la chute.
Les barques de tes yeux s'égarent
Dans la dentelle des disparitions
Le gouffre est dévoilé aux autres de l'éteindre
Les ombres que tu crées n'ont pas droit à la nuit.

VII. La terre est bleue

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

VIII. Mon amour pour avoir figuré mes désir

Mon amour pour avoir figuré mes désirs
Mis tes lèvres au ciel de tes mots comme un astre
Tes baisers dans la nuit vivante
Et le sillage des tes bras autour de moi
Comme une flamme en signe de conquête
Mes rêves sont au monde
Clairs et perpétuels.

Et quand tu n’es pas là
Je rêve que je dors je rêve que je rêve.

IX. Où la vie se contemple tout est submergé

Où la vie se contemple tout est submergé
Monté les couronnes d’oubli
Les vertiges au cœur des métamorphoses
D’une écriture d’algues solaires
L’amour et l’amour.

Tes mains font le jour dans l’herbe
Tes yeux font l’amour en plein jour
Les sourires par la taille
Et tes lèvres par les ailes
Tu prends la place des caresses
Tu prends la place des réveils.

X. Si calme la peau grise éteinte calcinée

Si calme la peau grise éteinte calcinée
Faible de la nuit prise dans ses fleurs de givre
Elle n’a plus de la lumière que les formes.

Amoureuse cela lui va bien d’être belle
Elle n’attend pas le printemps.

La fatigue la nuit le repos le silence
Tout un monde vivant entre des astres morts
La confiance dans la durée
Elle est toujours visible quand elle aime.

XI. Elle ne sait pas tendre des pièges

Elle ne sait pas tendre des pièges
Elle a les yeux sur sa beauté
Si simple si simple séduire
Et ce sont ses yeux qui l'enchaînent
Et c'est sur moi qu'elle s'appuie
Et c'est sur elle qu'elle jette
Le filet volant des caresses.

XII. Le Mensonge menaçant

Le mensonge menaçant les ruses dures et glissantes
Des bouches au fond des puits des yeux au fond des nuits
Et des vertus subites des filets à jeter au hasard
Les envies d'inventer d'admirables béquilles
Des faux des pièges entre les corps entre les lèvres
Des patiences massives des impatiences calculées
Tout ce qui s'impose et qui règne
Entre la liberté d'aimer
Et celle de ne pas aimer
Tout ce que tu ne connais pas.

XIII. Amoureuse au secret

Amoureuse au secret derrière ton sourire
Toute nue les mots d'amour
Découvrent tes seins et ton cou
Et tes paupières
Découvrent toutes les caresses
Pour que les baisers dans tes yeux
Ne montrent que toi toute entière.

XIV. Le sommeil a pris ton empreinte

Le sommeil a pris ton empreinte

Et la colore de tes yeux.

XV. Elle se penche sur moi

Elle se penche sur moi
Le cœur ignorant
Pour voir si je l'aime
Elle a confiance elle oublie
Sous les nuages de ses paupières
Sa tête s'endort dans mes mains
Où sommes-nous
Ensemble inséparables
Vivants vivants
Vivant vivante
Et ma tête roule en ses rêves.

XVI. Bouches gourmandes des couleurs

Bouches gourmandes des couleurs
Et les baisers qui les dessinent
Flamme feuille l'eau langoureuse
Une aile les tient dans sa paume
Un rire les renverse.

XVII. D'une seule caresse

D'une seule caresse
Je te fais briller de tout ton éclat.

XVIII. Bercée de chair

Bercée de chair frémissante pâture
Sur les rives du sang qui déchirent le jour
Le sang nocturne l'a chassée
Échevelée la gorge prise aux abus de l'orage

Victime abandonnée des ombres
Et des pas les plus doux et des désirs limpides
Son front ne sera plus le repos assuré
Ni ses yeux la faveur de rêver de sa voix
Ni ses mains les libératrices.

Criblée de feux criblée d'amour n'aimant personne
Elle se forge des douleurs démesurées
Et toutes ses raisons de souffrir disparaissent.

XIX. Une brise de danses

Une brise de danses
Par une route sans fin
Les pas des feuilles plus rapides
Les nuages cachent ton ombre.

La bouche au feu d'hermine
À belles dents le feu
Caresse couleur de déluge
Tes yeux chassent la lumière.

La foudre rompt l'équilibre
Les fuseaux de la peur
Laissent tomber la nuit
Au fond de ton image.

XX. L'aube je t'aime

L'aube je t'aime j'ai toute la nuit dans les veines
Toute la nuit je t'ai regardée
J'ai tout à deviner je suis sûr des ténèbres
Elles me donnent le pouvoir
De t'envelopper
De t'agiter désir de vivre
Au sein de mon immobilité
Le pouvoir de te révéler
De te libérer de te perdre
Flamme invisible dans le jour.

Si tu t’en vas la porte s’ouvre sur le jour
Si tu t’en vas la porte s’ouvre sur moi-même.

XXI. Nos yeux se renvoient la lumière

Nos yeux se renvoient la lumière
Et la lumière le silence
À ne plus se reconnaître
À survivre à l’absence.

XXII. Le front aux vitres

Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin
Ciel dont j’ai dépassé la nuit
Plaines toutes petites dans mes mains ouvertes
Dans leur double horizon inerte indifférent
Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin
Je te cherche par delà l’attente
Par delà moi même
Et je ne sais plus tant je t’aime
Lequel de nous deux est absent.

XXIII. Voyage du silence

Voyage du silence
De mes mains à tes yeux
Et dans tes cheveux
Où des filles d’osier
S’adossent au soleil
Remuent les lèvres
Et laissent l’ombre à quatre feuilles
Gagner leur cœur chaud de sommeil.

XXIV. L’habituelle

L’habituelle
Joue bonjour comme on joue l’aveugle
L’amour alors même qu’on y pense à peine
Elle est sur le rivage et dans tous les bras
Toujours
Les hasards sont à sa merci
Et les rêves des absents
Elle se sait vivante
Toute les raisons de vivre.

XXV. Je me suis séparé de toi

Je me suis séparé de toi
Mais l’amour me précédait encore
Et quand j’ai tendu les bras
La douleur est venue s’y faire plus amère
Tout le désert à boire

Pour me séparer de moi-même.

XXVI. J’ai fermé les yeux

J’ai fermé les yeux pour ne plus rien voir
J’ai fermé les yeux pour pleurer
De ne plus te voir.

Où sont tes mains et les mains des caresses
Où sont tes yeux les quatre volontés du jour
Toi tout à perdre tu n’es plus là
Pour éblouir la mémoire des nuits.

Tout à perdre je me vois vivre.

XXVII. Les corbeaux battent la campagne

Les corbeaux battent la campagne
La nuit s’éteint

Pour une tête qui s’éveille
Les cheveux blancs le dernier rêve
Les mains se font jour de leur sang

Une étoile nommée azur
Et dont la forme est terrestre

Folle des cris à pleine gorge
Folle des rêves
Folle aux chapeaux de sœur cyclone
Enfance brève folle aux grands vents
Comment ferais-tu la belle la coquette

Ne rira plus
L’ignorance l’indifférence
Ne révèlent pas leur secret
Tu ne sais pas saluer à temps
Ni te comparer aux merveilles
Tu ne m’écoutes pas

Mais ta bouche partage l’amour
Et c’est par ta bouche
Et c’est derrière la buée de nos baisers
Que nous sommes ensemble.

XXVIII. Rouge amoureuse

Rouge amoureuse
Pour prendre part à ton plaisir
Je me colore de douleur.

J’ai vécu tu fermes les yeux
Tu t’enfermes en moi
Accepte donc de vivre.

Tout ce qui se répète est incompréhensible
Tu nais dans un miroir
Devant mon ancienne image.

XXIX. Il fallait bien qu'un visage

Il fallait bien qu'un visage
Réponde à tous les noms du monde.

Seconde Nature

I. À genoux la jeunesse

À genoux la jeunesse à genoux la colère
L’insulte saigne menace ruines
Les caprices n’ont plus leur couronne les fous
Vivent patiemment dans le pays de tous.

Le chemin de la mort dangereuse est barré
Par des funérailles superbes
L’épouvante est polie la misère a des charmes
Et l’amour prête à rire aux innocents obèses.

Agréments naturels éléments en musique
Virginités de boue artifices de singe
Respectable fatigue honorable laideur
Travaux délicieux où l’oubli se repaît.

La souffrance est là par hasard
Et nous sommes le sol sur quoi tout est bâti
Et nous sommes partout
Où se lève le ciel des autres

Partout où le refus de vivre est inutile.

II. Toutes les larmes ont raison

Toutes les larmes sans raison
Toute la nuit dans ton miroir
La vie du plancher au plafond
Tu doutes de la terre et de ta tête
Dehors tout est mortel
Tu vivras de la vie d’ici
Et de l’espace misérable

Qui répond à tes gestes
Qui placarde tes mots
Sur un mur incompréhensible

Et qui donc pense à ton visage ?

III. La Solitude l’absence

La solitude l’absence
Et ses coups de lumière
Et ses balances
N’avoir rien vu rien compris

La solitude le silence
Plus émouvant
Au crépuscule de la peur
Que le premier contact des larmes

L’ignorance l’innocence
La plus cachée
La plus vivante
Qui met la mort au monde.

IV. À droite

À droite je regarde dans les plus beaux yeux
À gauche entre les ailes aveugles de la peur
À droite à jour avec moi-même
À gauche sans raison aux sources de la vie.

J’écoute tous les mots que j’ai su inspirer
Et qui ne sont plus à personne
Je partage l’amour qui ne me connaît pas
Et j’oublie le besoin d’aimer.

Mais je tourne la tête pour reprendre corps
Pour nourrir le souci mortel d’être vivant
La honte sur un fond de grimaces natales.

V. En l’honneur des muets

En l’honneur des muets des aveugles des sourds
À la grande pierre noire sur les épaules
Les disparitions du monde sans mystère.

Mais aussi pour les autres à l’appel des choses par leur nom
La brûlure de toutes les métamorphoses
La chaîne entière des aurores dans la tête
Tous les cris qui s’acharnent à briser les mots

Et qui creusent la bouche et qui creusent les yeux
Où les couleurs furieuses défont les brumes de l’attente
Dressent l’amour contre la vie les morts en rêvent
Les bas vivants partagent les autres sont esclaves
De l’amour comme on peut l’être de la liberté.

VI. La vie est accrochée aux armes menaçantes

La vie est accrochée aux armes menaçantes
Et c’est elle qui tue tout ce qui l’a comprise
Montre ton sang mère des miroirs
Ressemblance montre ton sang
Que les sources des jours simples se dessèchent
De honte comme des crépuscules.

VII. L’Ignorance à chanter la nuit

L’ignorance à chanter la nuit
Où le rire perd ses couleurs
Où les déments qui le dévorent
S’enivrent d’une goutte de sang
Rayonnante dans des glacières.

Les grands passages de la chair
Entre les os et les fatigues
Au front la mort à petit feu
Et les vitres vides d’alcool

Frémissent comme l’oiseau de tête.

Le silence a dans la poitrine
Tous les flambeaux éteints du cœur.
Parmi les astres de mémoire
Les plaines traînent des orages
Et les baisers se multiplient

Dans les grands réflecteurs des rêves.

VIII. Les Ombres blanches

Les ombres blanches
Les fronts crevés des impuissances
Devant des natures idiotes
Des grimaces de murs
Le langage du rire
Et pour sauver la face
Les prisonniers de neige fondent dans leur prison
La face où les reflets des murs
Creusent l’habitude de la mort.

IX. Les Yeux brûlés du bois

Les yeux brûlés du bois
Le masque inconnu papillon d’aventure
Dans les prisons absurdes
Les diamants du cœur
Collier du crime.

Des menaces montrent les dents
Mordent le rire
Arrachent les plumes du vent
Les feuilles mortes de la fuite.

La faim couverte d’immondices
Étreint le fantôme du blé
La peur en loques perce les murs
Des plaines pâles miment le froid.

Seule la douleur prend feu.

X. Les oiseaux maintenant volent de leurs propres ailes

Les oiseaux maintenant volent de leurs propres ombres
Les regards n’ont pas ce pouvoir
Et les découvertes ont beau jeu
L’œil fermé brûlé dans toutes les têtes
L’homme est entre les images
Entre les hommes
Tous les hommes entre les hommes.

XI. Aux grandes inondations de soleil

Aux grandes inondations de soleil
Qui décolorent les parfums
Aux confins des saisons magiques
Aux soleils renversés
Beaux comme des gouttes d’eau
Les désirs se dédoublent
Voici qu’ils ont choisi
Les tortures les plus constructives
Visage admirable tout nu
Ridicule refusé comme rebelle
Dépaysé
Tournure secrète
Chemins de chair et ciel de tête
Et toi complice misérable
Avec des larmes entres les feuilles
Et ce grand mur que tu défends
Pour rien
Parce que tu croiras toujours
Avoir fait le mal par amour
Ce grand mur que tu défends
Inutilement.

Sous les paupières dans les chevelures
Je berce celles qui pensent à moi

Elles ont changé d’attitude
Depuis les temps vulgaires
Elles ont leur part de refus sur les bras
Les caresses n’ont pas délivré leur poitrine
Leurs gestes je les règle en leur disant adieu
Le souvenir de mes paroles exige le silence
Comme l’audace engage toute la dignité.

Entendez-moi
Je parle pour les quelques hommes qui se taisent
Les meilleurs.

XII. Sonnant les cloches du hasard

Sonnant les cloches du hasard à toute volée
Ils jouèrent à jeter les cartes par la fenêtre
Les désirs du gagnant prirent corps d’horizon
Dans le sillage des délivrances.

Il brûla les racines les sommets disparurent
Il brisa les barrières du soleil des étangs
Dans les plaines nocturnes le feu chercha l’aurore
Il commença tous les voyages par la fin
Et sur toutes les routes

Et la terre devint à se perdre nouvelle.

XIII. Pour voir se reproduire le soupçon des tombeaux

Pour voir se reproduire le soupçon des tombeaux
On ne s’embrasse plus la souffrance s’anime
Poitrine comme un incendie bien isolé vaincu
Le feu ne connaît plus son semblable qui dort
Il prend les ciseaux des jours et des nuits par la main
Il descend sur les branches les plus basses
Il tombe il a sur terre les débris d’une ombre.

XIV. Le piège obscur des hontes

Le piège obscur des hontes
Avec entre les doigts les brûlures du jour

Aussi loin que l'amour

Mais tout est semblable
Sur la peau d'abondance.

XV. Danseur faible

Danseur faible qui dans les coins
Avance sa poitrine étroite
Il perd haleine il est dans un terrier
La nuit lui lèche les vertèbres
La terre mord son destin
Je suis sur le toit
Tu n'y viendras plus.

XVI. Ni crime de plomb

Ni crime de plomb
Ni justice de plume
Ni vivante d'amour
Ni morte de désir.

Elle est tranquille indifférente
Elle est fière d'être facile
Les grimaces sont dans les yeux
Des autres ceux qui la remuent.

Elle ne peut pas être seule
Elle se couronne d'oubli
Et sa beauté couvre les heures
Qu'il faut pour n'être plus personne.

Elle va partout fredonnant
Chanson monotone inutile
La forme de son visage.

XVII. Dignité symétrique

Dignité symétrique vie bien partagée
Entre la vieillesse des rues
Et la jeunesse des nuages
Volets fermés les mains tremblantes de clarté
Les mains comme des fontaines
Et la tête domptée.

XVIII. Dignité symétrique

Tristesse aux flots de pierre.

Des lames poignardent des lames
Des vitres cassent des vitres
Des lampes éteignent des lampes

Tant de liens brisés.

La flèche et la blessure
L’œil et la lumière
L’ascension et la tête.

Invisibles dans le silence.

XIX. Les prisonniers ont envie de rire

Les prisonniers ont envie de rire
Ils ont perdu les clefs de la curiosité
Ils chargent le désir de vivre
De chaînes légères
D’anciens reproches les réjouissent encore
La paresse n’est plus un mystère
L’indépendance est en prison.

XX. Ils n’animent plus la lumière

Ils n’animent plus la lumière
Ils ne jouent plus avec le feu
Pendus au mépris des victoires
Et limitant tous leurs semblables
Criant l’orage à bras ouverts
Aveugles d’avoir sur la face
Tous les yeux comme des baisers
La face battue par les larmes
Ils ont capturé la peur et l’ennui
Les solitaires pour tous
Ont séduit le silence
Et lui font faire des grimaces
Dans le désert de leur présence.

XXI. Le tranquille fléau doublé de plaintes

Le tranquille fléau doublé de plaintes
Tourbillonne sur des nuques gelées
Autant de fleurs à patins
De baisers de buée
Pour ce jet d’eau que les fièvres
Couronnent du feu des larmes
L’agonie du plus haut désir
Nouez les rires aux douleurs
Nouez les pillards aux vivants
Supplices misérables
Et la chute contre le vertige.

XXII. Le Soleil en éveil

Le soleil en éveil sur la face crispée
De la mer barre toute et toute bleue
Sur un homme au grand jour sur l’eau qui se dérobe
Des nuées d’astres mûrs leurs sens et leur durée
Soulèvent ses paupières à bout de vivre exténuées.

D’immortelles misères pour violer l’ennui
Installent le repos sur un roc de fatigues
Le corps creux s’est tourné l’horizon s’est noué

Quelles lumières où les conduire le regard levé
Le front têtu bondit sur l’eau comme une pierre
Sur une voie troublée de sources de douleur

Et des rides toujours nouvelles le purifient.

Comme une image

I. Je cache les sombres trésors

Je cache les sombres trésors
Des retraites inconnues
Le cœur des forêts le sommeil
D’une fusée ardente
L’horizon nocturne
Qui me couronne
Je vais la tête la première
Saluant d’un secret nouveau
La naissance des images.

II. La Présence de la lavande

La présence de la lavande au chevet des malades
Son damier les races prudentes desséchées
Pour changer les jours de fête leur serrer le cœur
La main de tous les diables sur les draps.

Supplice compliqué la branche aux singes aux calembours
L’amitié la moitié la mère et la bannière
On tend la perche à la défaite
Les vieux sages ont leurs nerfs des grands jours.

Des lampes éteintes des lampes de bétel
Apparaissent au tournant d’un front
Puis la plante des têtes en série
Jumelles fil-à-fil et le sang bien coiffé

Soumises à la croissance.

III. Bouquet des sèves

Bouquet des sèves le brasier que chevauche le vent
Fumées en tête les armées de la prise du monde
L'écume des tourments aériens la présence
Les attaches du front le plus haut de la terre.

IV. Armure de proie

Armure de proie le parfum noir rayonne
Les arbres sont coiffés d'un paysage en amande
Berceau de tous les paysages les clés les dés
Les plaines de soucis les montagnes d'albâtre
Les lampes de banlieue la pudeur des orages
Les gestes imprévus voués au feu
Les routes qui séparent la mer de ses noyés
Tous les rébus indéchiffrables.

La fleur de chardon construit un château
Elle monte aux échelles du vent
Et des graines à tête de mort.
Des étoiles d'ébène sur les vitres luisantes
Promettent tout à leurs amants
Les autres qui simulent
Maintiennent l'ordre de plomb.

Muet malheur de l'homme
Son visage petit matin
S'ouvre comme une prison
Ses yeux sont des têtes coupées
Ses doigts lui servent à compter
À mesurer à prendre à convaincre
Ses doigts savent le ligoter.

Ruine du public
Son émotion est en morceaux
Son enthousiasme à l'eau
Les parures suspendues aux terreurs de la foudre
Pâturages livides où des rochers bondissent
Pour en finir
Une tombe ornée de très jolis bibelots
Un voile de soie sur les lenteurs de la luxure

Pour en finir
Une hache dans le dos d’un seul coup.

Dans les ravins du sommeil
Le silence dresse ses enfants
Voici le bruit fatal qui crève les tympans
La poussiéreuse mort des couleurs
L’idiotie
Voici le premier paresseux
Et les mouvements machinaux de l’insomnie
L’oreille les roseaux à courber comme un casque
L’oreille exigeante l’ennemie oubliée dans la brume
Et l’inépuisable silence
Qui bouleverse la nature en ne la nommant pas
Qui tend des pièges souriants
Ou des absences à faire peur
Brise tous les miroirs des lèvres.

En plein mer dans les bras délicats
Aux beaux jours les vagues à toutes voiles
Et le sang mène à tout
C’est une place sans statue
Sans rameurs sans pavillon noir
Une place nue irisée
Où toutes les fleurs errantes
Les fleurs au gré de la lumière
Ont caché des féeries d’audace
C’est un bijou d’indifférence
À la mesure de tous les cœurs
Un bijou ciselé de rires
C’est une maison mystérieuse
Où des enfants déjouent les hommes.

Aux alentours de l’espoir
En pure perte
Le calme fait le vide.

V. Porte comprise

Porte comprise

Porte facile
Une captive
Ou personne.
Des torrents décousus
Et des vaisseaux de sable
Qui font tomber les feuilles.

La lumière et la solitude.

Ici pour nous ouvrir les yeux
Seules les cendres bougent.

VI. Le Hibou le corbeau le vautour

Le hibou le corbeau le vautour
Je ne crois pas aux autres oiseaux
La plus lourde route s'est pendue
Toutes les tours à paysage au jeu des astres
Les ombres mal placées ravagées émiettées
Les arbres du soleil ont une écorce de fumée ;

La vitre mue. Ma force me cahote
Me fait trébucher. Au loin des pièges de bétail
Et l'aimant des allées la ruse pour les éviter.

Bien entendu les enfants sont complices
Mains masquées les enfants éteignent les crêtes et les plumes

Candeur aux neuf rires de proie
L'opaque tremblement des ciseaux qui font peur
La nuit n'a jamais rien vu la nuit prend l'air.

Tous les baisers trouvaient la rive.

VII. Où mettez-vous le bec seul

Où mettez-vous le bec seul
Vos ailes qu'éveillent-elles seul
Des boules de mains le pouvoir absolu seul

Et le prestige des rapaces par-dessus seul
Ruines des ronces seul

L'œuf des mains enchantées inépuisables seul
Que les doigts fassent le signe du zéro seul
Les lambris des cascades d'eau tend la main seul
Au loin la neige et ses sanglots seul
La nuit fanée la terre absente seul.

VIII. Vous êtes chez moi

Vous êtes chez moi. Suis-je chez moi ?
J'ai toute la place nécessaire
Pour qu'il n'y ait pas de spectacle
Chez moi.
Ailleurs la chaîne – les anneaux respirent –
Des dormeurs
Les arcs tendus de leurs poitrines
Au défi des chemins
Au hasard l'on entend frapper au hasard ou crier sans raison
Les ponts respirent
Et les baisers sont à l'image des reflets.

Au fond de la lumière
À la surface de leur lumière
Les yeux se ferment
Les berceaux – les paupières – des couleurs obscures
Les cloches de paille des étincelles
Le sable tire sa révérence
Aux cachettes des oasis
Sans univers à ses pieds nus
L'oubli – le ciel – se met tout nu.

Les étoiles ont pris la place de la nuit
Il n'y a plus que des étoiles toutes les aubes
Et la naissance de toutes les saisons du sommeil
Le visage des mains inconnues qui se lient
Vies échangées toutes les découvertes
Pour animer les formes confondues
Claires ou closes lourdes ou toutes en tête

Pour dormir ou pour s’éveiller
Le front contre les étoiles.

IX. Récolte de la neige

Récolte de la neige
Qui succombe bientôt frappée d’un seul coup d’ombre
Juste le temps de rapprocher l’oubli des morts
De faire pâlir la terre.

Aux marches des torrents
Des filles de cristal aux tempes fraîches
Petites qui fleurissent et faibles qui sourient
Pour faire la part de l’eau séduisent la lumière

Des chutes de soleil des aurores liquides

Et quand leurs baisers deviennent invisibles
Elles vont dormir dans la gueule des lions.

X. Mange ta faim

Mange ta faim entre dans cet œuf
Où le plâtre s’abat
Où l’arôme du sommeil
Paralyse l’ivresse.
Des bêtes en avance
Des bêtes matinales aux ailes transparentes
Se pavanent sur l’eau
Le loup-corail séduit l’épine-chevalière
Toutes les chevelures des îles
Recouvrent des grappes d’oiseaux
La fraise-rossignol chante son sang qui fume
Et les mouches éblouissantes
Rêvent d’une aube criblée d’étoiles
De glaçons et de coquillages.

Lourd le ciel coule à pic
Le ciel des morts sans reflets.

XI. Reflets racines dans l’eau calme

Reflets racines dans l’eau calme
Des collines cavalières
Sous leur robe
L’infortune parle à son maître
Le sourd a des rages de troupeau
Comme un fagot de fouets
Veille des décors résignés
Les oiseaux sortent de la nuit
Avec des chansons de secours
Un coq de panique jaillit
Des vignes de l’orage
Les vendanges sont faites
Sur son pupitre le front s’étale
Comme le froid sur le miroir des morts
Entre deux semblables
Le lourd naufrage du sommeil.

XII. Passage où la vue détourne d’un coup la pensée

Passage où la vue détourne d’un coup la pensée
Une ombre s’agrandit cherche son univers
Et tombe horizontalement
Dans le sens de la marche.

La verdure caresse les épaules de la rue
Le soir verse du feu dans des verres de couleur
Comme à la fête
Un éventail d’alcool.

Suspendue par la bouche aux délires livides
Une tête délicieuse et ses vœux ses conquêtes
Une bouche éclatante
Obstinée et toujours à son premier baiser.

Passage où la vie est visible.

XIII. Je sors des caves de l’angoisse

Je sors des caves de l’angoisse
Des courbes lentes de la peur
Je tombe dans un puits de plumes
Pavots je vous retrouve
Sans y songer
Dans un miroir fermé
Vous êtes aussi beaux que des fruits
Et si lourds ô mes maîtres
Qu’il vous faut des ailes pour vivre
Ou mes rêves.

L’enfance reste chez elle
À rougir de ses devoirs
À mériter la vie
Avec ses jeux de toutes les couleurs
Ses cahiers tondus ses plumiers acides
Une main se ferme se pose
Les mains de l’enfant
Comme des grenouilles.

Mais voici que s’abat se dresse se dandine
La poussière arrogante
Sans carcasse toute de charmes
La toute pelée la curieuse
Un palais la salue la reçoit l’accompagne
Avec sa façade avec le grand livre d’origine
Avec les clefs qui sont une offense aux murailles
Les rideaux soulevés du sourire
À croire aussi que le triple dedans
N’est pas mesuré par les rides.

La plus petite course du lézard
Dément toutes les précautions
La plus petite mort du bois
Quand la hache casse le fil
Et délivre un oiseau
Le coup d’ailes de la surprise.

L’armature des rousses éclatante parure
Et ce mépris pour toutes les plantes souterraines
Pour bénir les poisons pour honorer les fièvres
Les sources sont couronnées d’ombre

Le corps partage ses conquêtes
Mais sa jeunesse est au secret.

Pavots renoncez-vous
Au dur trajet des graines.

XIV. À l’assaut des jardins

À l’assaut des jardins
Les saisons sont partout à la fois
Passion de l’été pour l’hiver
Et la tendresse des deux autres
Les souvenirs comme des plumes
Les arbres ont brisé le ciel
Un beau chêne gâché de brume
La vie des oiseaux ou la vie des plumes
Et tout un panache frivole
Avec des craintes
Et la solitude bavarde.

Défense de savoir I

I. Ma présence

Ma présence n'est pas ici.
Je suis habillé de moi-même
Il n'y a pas de planète qui tienne
La clarté existe sans moi.

Née de ma main sur mes yeux
Et me détournant de ma voie
L'ombre m'empêche de marcher
Sur ma couronne d'univers,
Dans le grand miroir habitable,
Miroir brisé, mouvant, inverse
Où l'habitude et la surprise
Créent l'ennui à tour de rôle.

II. L'Aventure

L'aventure est pendue au cou de son rival
L'amour dont le regard se retrouve ou s'égare
Sur les places des yeux désertes ou peuplées.

Toutes les aventures de la face humaine,
Cris sans échos, signes de mort, temps hors mémoire,
Tant de beaux visages, si beaux
Que les larmes les cachent,
Tant d'yeux aussi sûrs de leur nuit
Que des amants mourant ensemble,
Tant de baisers sous roche et tant d'eau sans nuages,
Apparitions surgies d'absences éternelles,
Tout était digne d'être aimé,
Les trésors sont des murs et leur ombre est aveugle
Et l'amour est au monde pour l'oubli du monde.

III. Accrochés aux désirs

Accrochés aux désirs de vitesse
Et cernant de plomb les plus lents
Les murs ne se font plus face.
Des êtres multiples, des éventails d’êtres,
Des êtres-chevelures
Dorment dans un reflet sanglant.
Dans sa rage fauve
La terre montre ses paumes.

Les yeux se sont fermés
Parce que le front brûle.
Courage nocture. Diminuer l’ombre
De moitié. Miroir de l’ombre,
Moitié du monde. La tête tombe
Entre le sommeil et le rêve.

IV. Il fait toujours nuit

Il fait toujours nuit quand je dors,
Nuit supposée, imaginaire
Qui ternit au réveil toutes les transparences.
La nuit use mes yeux que je délivre
N’ont jamais rien trouvé à leur puissance.

V. Les Hommes errants

Les hommes errants, plus forts que les nains habituels,
Ne se rencontrent pas. L’on raconte
Qu’ils se dévoreraient. La force de la force…
Carcasses de connaissances, carcasses d’ânes,
Toujours rôdant dans les cerveaux et dans les chairs,
Vous êtes bien téméraires dans vos suppositions.

Savante dégradation des blancs,
Au ventre à table tout le matériel nécessaire.
L’espoir sur tous les yeux met ses verres taillés,

Le cœur, on s'aperçoit que, malgré tout, l'on vit,
Tandis qu'aux plages nues un seul homme, inusable,
Confond toute couleur avec la ligne droite,
Mêle toute pensée à l'immobilité
Insensible de sa présence éternelle
Et fait le tour du monde et fait le tour du temps
La tête prisonnière dans son corps lié.

VI. La nuit les yeux

La nuit, les yeux les plus confiants nient
Jusqu'à l'épuisement :
La nuit sans une paille,
Le regard fixe dans une solitude d'encre.

VII. Quel beau spectacle

Quel beau spectacle, mais quel beau spectacle
À proscrire. Sa visibilité parfaite
Me rendrait aveugle.

Des chrysalides de mes yeux
Naîtra mon sosie ténébreux.
Parlant à contre-jour, soupçonnant, devinant,
Il comble le réel.
Et je soumets le monde dans un miroir noir.
Et j'imagine ma puissance,
— Il fallait n'avoir rien commencé, rien fini –
J'efface mon image, je souffle ses halos :
Toutes les illusions de la mémoire,
Tous les rapports ardents du silence et des rêves,
Tous les chemins vivants, tous les hasards sensibles.
Je suis au cœur du temps et je cerne l'espace.

VIII. Hésité et perdu

Hésité et perdu. Succomber en soi-même.

Table d’imagination. Calcule encore.
Tu peux encore tendre tes derniers pièges,
De la douleur, de la terreur.
La chute est à tes pieds, mordre c’est devant toi,
Les griffes se répandent comme du sang
Autour de toi.
Voici que le déluge sort sa tête de l’eau,
Sort sa tête du feu.
Et le soleil noue ses rayons, cherche ton front
Pour te frapper sans cesse,
Pour te voler aux nuits.
Beaux sortilèges impuissants !
Tu ne sais plus souffrir,
Tu recules, insensible, invariable, concret,
Dans l’oubli de la force et de toutes ces formes
Et ton ombre est une serrure.

Défense de savoir II

I. Une vaste retraite

Une vaste retraite, horizons disparus,
Un monde suffisant, repaire de la liberté.
Les ressemblances ne sont pas en rapport,
Elles se heurtent.
Toutes les blessures de la lumière,
Tous les battements des paupières
Et mon cœur qui se bat.
Nouveauté perpétuelle des refus,
Les colères ont prêté serment.
Je lirai bientôt dans tes veines,
Ton sang te transperce et t'éclaire,
Un nouvel astre de l'amour se lève de partout.

II. Au premier éclat

Au premier éclat, tes mains ont compris
— Elles étaient un rideau de phosphore –
Elles ont compris la mimique étoilée
De l'amour et sa splendeur nocturne,
Gorge d'ombre où les yeux du silence
S'ouvrent et se donnent en mille feux.

Vivante à n'en plus finir
Ou morte, incarnation de la mémoire,
De ton existence sans moi.
Je me suis brisé sur les rochers de mon corps
Avec un enfant que j'étranglais
Et ses lèvres devenaient froides
En rêve.
D'autres ont les yeux cernés,
Gelés, impurs et pourrissants

Dans un miroir indifférent
Qui prend les morts pour habituels.

Les espoirs, les désespoirs sont effacés,
Les règnes abolis, les tourments, les tourmentes
Se coiffent de mépris,
Les astres sont dans l’eau, la beauté n’a plus d’ombres,
Tous les yeux se font face et des regards égaux
Partagent la merveille d’être en dehors du temps.

III Vivante à n’en plus finir

Vivante à n’en plus finir
Ou morte incarnation de la mémoire
De ton existence sans moi.

Je me suis brisé sur les rochers de mon corps
Avec un enfant que j’étranglais
Et ses lèvres devenaient froides
En rêve.

D’autre ont les yeux cernés
Gelés impurs et pourrissants
Dans un miroir indifférent
Qui prend les morts pour habituels.

IV. Les espoirs les désespoirs

Les espoirs les désespoirs sont effacés
Les règnes abolis les tourments les tourmentes
Se coiffent de mépris
Les astres sont dans l’eau la beauté n’a plus d’ombres
Tous les yeux se font face et des regards égaux
Partagent la merveille d’être en dehors du temps.

[V] III. Ce que je dis

Ce que je te dis ne me change pas,
Je ne vais pas du plus grand au plus petit.
Regarde-moi :
La perspective ne joue pas pour moi.
Je tiens ma place
Et tu ne peux pas t'en éloigner.

Il n'y a plus rien autour de moi
Et, si je me détourne, rien est à deux faces :
Rien et moi.

[VI] IV. Ma mémoire bat les cartes

Ma mémoire bat les cartes
Les images pensent pour moi.
Je ne peux pas te perdre,
C'est la fleur du secret,
Un incendie à découvrir.
Des yeux se ferment sur tes épaules,
La lumière les réunit.

L'aile de la vue par tous les vents
Étend son ombre par la nuit.
Et nul n'y pense, nul n'en rêve
Et les esclaves vivent très vieux
Et les autres inventent la mort.
La mort tombe mal, inconcevable.
Ils font du suicide un besoin,
Des êtres immobiles s'ensevelissent
Dans l'espace qui les détruit.
Ils envahissent la solitude
Et leur corps n'a plus de forme.

Dans les ramures hautes,
Tous les oiseaux et leur forêt.
Ils refusent au son ses mille différences,
Les grands airs du soleil ne leur en imposent pas.
Le silence supprime les grâces de saison.
Ce verre sur le marbre noir,
Un seul hiver, incassable,

À enfermer
Avec l'aube aux yeux de serpents
Qui se dresse, solitaire,
Sur le sperme des premiers jours,
Les feux noyés du verre.
À calculer
La sécheresse des îles de dimension
Que mon sang baigne.
Elles sont conçues à la mesure de la rosée,
À la mesure du regard limpide
Dont je les nargue.

Il y a des sources sur la mer
Dans les bateaux qui me ramènent
Et des spectacles en couleurs
Dans les désastres à face humaine.
J'ai fait l'amour en dépit de tout,
L'on vit de ce que l'on n'apprend pas,
Comme une abeille dans un obus,
Comme un cerveau tombant de haut,
De plus haut.
La pâleur n'indique rien, c'est un gouffre.
Que ne puis-je écrire !
Les lettres sont mon ignorance,
Entre les lettres, j'y suis.
Au néant des explorateurs,
Des rébus et des alphabets,
Avec le clin d'œil imbécile
Des survivants que rien n'étonne.
Ils sont trop, je ne peux leur donner
Qu'une nourriture empoisonnée.

La nuit simple me sert à te chercher, à me guider
Parmi tous les échos d'amour qui me répondent :
« Personne »
Sans bégayer.

[VII] V. Recéleuse du réel

Recéleuse du réel,

La crise et son rire de poubelle,
Le crucifiement hystérique
Et ses sentiers brûlés,
Le coup de cornes du feu,
Les menottes de la durée,
Le toucher masqué de pourriture,
Tous les bâillons du hurlement
Et des supplications d'aveugle.
Les pieuvres ont d'autres ordres à leur arc,
D'autres arcs-en-ciel dans les yeux.

Tu ne pleureras pas,
Tu ne videras pas cette besace de poussière
Et de félicités.
Tu vas d'un concret à un autre
Par le plus court chemin : celui des monstres.

[VIII] VI. Tu réponds tu achèves

Tu réponds, tu achèves.
Le lourd secret d'argile
De l'homme, tu le piétines.
Tu supprimes les rues, les buts,
Tu te dresses sur l'enterré,
Ton ombre cache sa raison d'être,
Son néant ne peut s'installer.

Tu réponds, tu achèves.
J'abrège.
Car tu n'as jamais dit que ton dernier mot.

[IX] VII. J'en ai pris un peu trop à mon aise

J'en ai pris un peu trop à mon aise
J'ai soumis des fantômes aux règles d'exception
Sans savoir que je devais les reconnaître tous
En toi qui disparais pour toujours reparaître.